

# En France, avec les Tommies



1 - Bonjour, tommy, puis-je vous aider dans votre lessive ? - With pleasure, little miss ! (Nyt 7030). - 2. Entre eux les soldats anglais éprouvent quelque plaisir à chanter leur refrain de guerre « Nous mettrons sécher le linge sur la ligne Siegfried (Keystone A 3) - 3. Et en marche pour le front, toujours avec la meilleure bonne humeur (Nyt 5594) - 4. La route est longue toutefois, un peu de repos est fort apprécié (Nyt A. 309) - 5. Le but est maintenant proche, l'excellente humeur ne s'en ressent pas malgré tout (Safara 32154) - 6. Et l'on s'installe confortablement : en attendant que les soldats d'Hitler viennent se « dégourdir », nos britanniques font preuve de patience, une de leurs qualités essentielles, en jouant aux cartes la tournée d'« eggs and chips », à régler par le perdant quand ils descendront des lignes (Keystone 15-309) - 7. Aux avant-postes c'est la T.S.F. qui prime (Keystone A 2576) - 8. Ou alors une manifestation d'amitié franco-britannique quand l'occasion se présente (Keystone A 1726) - 9. ... finalement scellée « à la française » par un bon verre de « pinard » qui fera gagner la guerre actuelle, comme celle de 14-18, par les forces d'armes de France et d'Angleterre (Nyt 30.184).



façons, au cours de l'hiver, quelques visites à notre aimée...  
 Jacqueline se jeta au cou de son père : un baiser signa leur pacte. Dès lors, l'ex-fiancée de Miral s'efforça de concentrer toutes ses aspirations sur sa chère maman, si peu connue. Si elle devait ne plus revoir Pierre, ce serait une terrible épreuve, une épreuve telle qu'elle trouverait le courage de la supporter seulement dans la joie de la famille reorganisée.  
 Et les mois coulèrent, dix jusqu'en juillet, coupés par de courtes visites à la recluse de Brunnen.  
 Jamais Jacqueline ne parlait à son père des projets d'avenir élaborés pour elle, et Clermont put croire - tant d'hommes intelligents sont si peu psychologues ! - que le cher souvenir, devenu cruel, avait trouvé, sous les boucles blondes, la paix et l'oubli. De fait, Jacqueline évoquait dix fois par jour le moment béni où sa mère, comme une absente chérie terminant un long voyage viendrait revivifier la maison de sa présence, joyeusement attendu.  
 Quand le cœur bondissant, elle jugea qu'était venu le moment du retour :  
 - Petit père, confia-t-elle un soir, dans le parc où le jour s'attardait sous les feuillages frémissants, voilà bien

longtemps que nous attendons... ne trouves-tu pas ?  
 Il répondit, la voix lasse de toute l'impatience qu'il avait lui aussi connue à grand effort :  
 - Il le fallait, mon enfant chérie...  
 - Peut-être, sûrement, puisque tu le dis. Mais les mois d'épreuve sont passés. Quand partons-nous ?  
 Clermont se leva. Un sourire jeune illuminait son visage sérieux. Prenant sous le sien le bras de sa fille, il l'emmena dans sa chambre : une valise était ouverte sur la table :  
 - Tu vois, fil-le galmant, j'y songe. Je n'ai pas cessé d'y songer. Depuis des semaines je fais et refais ma valise chaque soir. Nous irons chercher ta maman nous deux, tout prochainement. Dans cinq jours, veux-tu ?  
 Son accent se chargeait d'une tendresse infinie, que Jacqueline estima ne lui être pas tout entière destinée. N'était-ce pas légitime ? Dans un élan de joie, la jeune fille embrassa follement son père.  
 Dès lors elle vécut uniquement pour l'heure qui lui rendrait sa mère, dont les brèves entrevues lui avaient laissé de chers et lancinants souvenirs.  
 Et ce fut le beau voyage à travers la Suisse fleurie et verdoyante, parée pour

charmer ses visiteurs. Le mauvais état des routes, escadant les cols du Jura, amena l'Antilope à franchir la frontière à Saint-Louis. Quand les voyageurs traversèrent Bâle, Jacqueline, joyeuse d'arriver bientôt, sourit à la grande ville affaînée, ombreuse et bien bâtie, sans deviner que tout près d'elle, perdu dans la foule anonyme des piétons, eût vers qui son esprit et son cœur n'avaient cessé d'être attirés, errait en sentant ses regrets croître en lui.  
 Mais déjà les vieilles maisons, coiffées des toits pointus semés de mansardes étaient dépassées. Les crêtes vertes sombre du Jura ondulaient sur la droite, dentelant l'horizon. Et voici Muttens, son passage à niveau, arrêté interminable, irritant les voyageurs pressés que n'intéressait ni la coquetterie des maisons peintes, ni la grâce des jardins bien clos. Après le village pont couvert franchissant l'Aar à Olten, on commença d'apercevoir, dans le lointain, les hautes cimes des Alpes taillées en escarpements, que couronne la neige scintillant au soleil. Derrière Zollingen et son jonc de pierre, les glaciers se rapprochent, comme pour enserrer la voiture accourant vers eux... Un déjeuner rapide à Lucerne, dont le père ni la fille n'eussent été capables, une halte plus tard,

de dire le menu... Enfin la route tranquille, par un soir le lune, le cadavre ensanglanté de Wegener a rendu la liberté à celle que le gros Allemand appelait Lotte.  
 Une gravité s'épand sur le visage de Clermont, Jacqueline, assise près de son père à l'avant de la voiture dans l'illusion d'être plus vite arrivée Jacqueline s'étonne :  
 - Oh ! papa ! tu es triste ! Nous allons chercher maman et tu es triste !  
 Robert fronça les sourcils : cette enfant est indiscrète ! Quelques mots d'explication lui feraient comprendre la situation exacte ; mais il convient de lui laisser ignorer la tragédie qui s'est jouée ici. Jacqueline ne sait rien de la vie de sa mère depuis qu'elle les a quittés, et c'est très bien ainsi. Jamais son père ne l'instruira de ces tristesses. Si quelque jour elle apprend qu'un autre homme a eu également des droits sur sa mère, ce sera en dépit de la volonté de son père. Il répondit, ce qui est vrai :  
 - Entre la montagne abrupte et ce mur de désolure, la route, avec ses détours, est dangereuse. Une attention de tous les instants est nécessaire à qui pilote ici une voiture.  
 Jacqueline sourit, elle se blottit dans son petit coin.

Aussi faut-il ranger de fort près le lac en croisant une *Martin* noire qui accourt à un train d'enfer ; quoi que cette eau soit lumineuse comme une soie vivante, il serait désastreux d'y faire un plongeon.  
 Quelques minutes passent : l'Antilope fait entendre un roulement de bête gantée :  
 - Brunnen, annonce-t-elle.  
 Inutile d'en dire davantage, ce seul nom éveille un trouble indicible, dans l'âme du père et de la fille. Ils se viennent pas cette fois pour une visite de quelques heures : c'est leur dernier voyage ; quand ils repartiront demain, Charlotte les accompagnera : ils commencent tous trois une vie nouvelle.  
 Se raidissant contre leur émotion, le père et la fille se présentent au couvent. Une petite religieuse parlant à peine le français les mène à Charlotte et s'éclipse aussitôt.  
 - Vous ! enfin !... mes amies !  
 Elle chancelle, s'avance avec effort, tombe dans leurs bras. Qui de son mari ou de sa fille la reçoit en premier ? Question oiseuse ! on rit, on pleure : la joie, dans son paroxysme, est douloureuse parfois. Charlotte passe des bras de l'un dans ceux de l'autre, le

familial est ressoué. Et chacun pense de toute son âme ce que Charlotte balbutie au milieu de ses sanglots :  
 - Mes chéris ! moi bien-aimés, rien, désormais, ne saurait nous séparer !  
 L'Antilope ne ramena pas directement les Clermont à Neully. Par le col du Saint-Gothard, elle conduisit ses hôtes heureux aux lacs italiens dont les eaux atténuées caressent des îles-fleurs. Ce fut, pour les vieux époux redevenus de nouveaux mariés, un second voyage de noces aux lieux mêmes où ils avaient échangé leurs premiers serments d'amour. Et les épreuves traversées par les voyageurs nimbés, et les merveilleux sites retrouvés d'une beauté plus grave et plus profonde. Un bonheur calme leur semblait promis, un chemin idéal s'ouvrait devant ceux qui avaient payé, et combien cruellement, les folles erreurs de la jeunesse.  
 La présence de leur fille entre eux, leur fille déjà femme par l'épanouissement de son corps comme par celui de son esprit, et que Charlotte découvrait avec ravissement, conféra à leur amour renouvelé la dignité qui ne peut exister mieux que dans la trinité familiale.  
 Un mois de séjour idéal n'avait pas dépassé leur sort de solitude à trois ;

pendant le grand constructeur d'automobiles, que ses affaires rappelaient près de l'usine, commençait à parler de retour.  
 Assis sur une terrasse d'hôtel ils regardaient, par delà une vallée déjà assombrie le soleil mourir en flambée rose sur des crêtes granitiques si admirables que fut le spectacle de cet *Alpen-gehén* aux tons de fleur devant qui se pâme tout bon touriste allemand. Charlotte ne lui accordait qu'un regard distrait. Aux ouvertures de son mari, elle répondit avec élan :  
 - Mais oui partons ! Dès que tu voudras, Robert ! J'ai hâte de retrouver notre maison !  
 (A suivre).

Bientôt ce feuilleton prendra fin. Il sera remplacé par

**« L'INTRUSE »**

Émouvant roman d'amour de Marcel IDIERS.